

Les enjeux géostratégiques des ambassades entre Henri III de Castille et Tamerlan : autour de la relation de voyage de Ruy Gonzalez de Clavijo à Samarcande, 1403-1406.

The geostrategic stakes of the embassies between Henry III of Castile and Tamerlan: around the travel report of Ruy Gonzalez de Clavijo in Samarkand, 1403-1406

OSSORO Angela Ephrem

Enseignant chercheur

Université Jean Lorougnon Guédé de Daloa

LADYSTER (Laboratoire des dynamiques sociales et territoriales)

(Côte d'Ivoire)

ossoroangela@gmail.com

Date de soumission : 18/04/2023

Date d'acceptation : 21/05/2023

Pour citer cet article :

OSSORO.A. (2023) « Les enjeux géostratégiques des ambassades entre Henri III de Castille et Tamerlan : autour de la relation de voyage de Ruy Gonzalez de Clavijo à Samarcande, 1403-1406 », Revue Internationale du Chercheur «Volume 4 : Numéro 2» pp : 202 – 218

Résumé :

Les relations diplomatiques entre Henri III de Castille et Timour Beg, au début du XV^e siècle, peuvent se résumer en ce que le monde contemporain qualifierait de « réalpolitique ». Dans un environnement où l'esprit de croisade souffle toujours, des heurts crispent les rapports entre les mondes chrétiens et musulmans. La sécurité des frères chrétiens d'Orient, notamment dans les territoires de l'Empire byzantin est des plus incertaine. La bataille de Nicopolis, en 1396, qui voit la défaite des coalitions chrétiennes face au sultan ottoman Bayazid I^{er} en est un fait majeur. Mais, la victoire de Tamerlan sur Bayazid, le 27 juillet 1402, refaçonne les influences géopolitiques des acteurs en présence dans les pays de l'Empire byzantin et en Méditerranée orientale.

Face au projet de Tamerlan d'unifier les territoires islamiques d'Asie centrale et d'Asie Mineure renaît l'inquiétude des royaumes chrétiens de voir se rapprocher à leurs frontières la menace timouride. Les lettres que s'échangent Tamerlan et Henri III, bien qu'éphémères, témoignent du génie politique entre un "Infidèle" d'Asie centrale et un "Kouffar" d'Occident.

A travers cet article, il s'agit de mettre en exergue les enjeux géopolitiques de l'expansion musulmane dans l'espace byzantine et l'impact psychologique de Tamerlan sur le monde chrétien.

Mots clés : Voyageur d'Orient ; Europe ; Asie centrale ; diplomatie ; Tamerlan.

Abstract:

The diplomatic relations between Henry III of Castile and Timur Beg, at the beginning of the 15th century, can be summarized in what the contemporary world would qualify as "realpolitik". In an environment where the spirit of the crusade still blows, clashes tense the relations between the Christian and Muslim worlds. The security of the Christian brothers of the East, especially in the territories of the Byzantine Empire, was most uncertain. The battle of Nicopolis in 1396, which saw the defeat of the Christian coalitions against the Ottoman Sultan Bayazid I, was a major event. But Tamerlane's victory over Bayazid, on 27 July 1402, reshaped the geopolitical influences of the actors present in the countries of the Byzantine Empire and in the Eastern Mediterranean.

Faced with Tamerlane's plan to unify the Islamic territories of Central Asia and Asia Minor, the Christian kingdoms were concerned that the Timurid threat was approaching their borders. The letters that Tamerlane and Henry III exchanged, although ephemeral, testify to the political genius between an "Infidel" from Central Asia and a "Kuffar" from the West.

In this article, we develop a reflection on the stakes linked to the Muslim expansion in the Byzantine space and the influence of the personality of Tamerlane on the Christian world.

Keywords: Traveler from the East; Europe; Central Asia; diplomacy; Tamerlane.

Introduction

Les voyageurs-missionnaires européens en Asie centrale sont considérés comme des pionniers dans les contacts de découverte des sociétés asiatiques, de la fin du Moyen Âge classique (à partir du XIII^e siècle) à la fin du bas Moyen Âge. Certains ont été au cœur d'une réelle tentative de rapprochement diplomatique entre des souverains européens et leurs homologues asiatiques. Nous avons, pour les plus mémorables, les voyages de Jean de Plan Carpin (1245-1247) envoyé d'Innocent IV, et Guillaume de Rubrouck (1253-1255) envoyé de Saint Louis, assumant alors des rôles d'ambassadeur auprès des Mongols. Le voyage de Ruy Gonzalez de Clavijo en Asie centrale (1402-1406), particulièrement à Samarcande, auprès de Tamerlan ou Timour Beg, traduit la volonté du roi Henri III de Castille (1390-1406) d'établir des contacts privilégiés avec le souverain timouride. Si le souverain castillan y envoie son chambellan, diplomate gentil homme, c'est en raison de l'environnement socio-politique délétère, dans la deuxième moitié du XIV^e siècle, aussi bien en Espagne que dans les territoires de l'Empire byzantin, qui inquiète l'ensemble de l'Occident chrétien. De fait, Henri III est confronté aux agressions récurrentes des Maures de Grenade. D'autre part, la défaite en septembre 1396, à Nicopolis, de Sigismond de Luxembourg, roi de Hongrie, qui mène une croisade pour la libération de Byzance assiégée par le sultan musulman ottoman Bayazid I^{er}, jette l'émoi au sein des chancelleries européennes.

Dans ce conflit multiséculaire, entre la croix et le croissant, l'Asie centrale a été, épisodiquement et au gré des circonstances, présentée comme une alliée potentielle. À tort ou à raison, l'Asie centrale pouvait être perçue comme l'autre mâchoire de la tenaille à même de broyer l'ennemi musulman. Le rapprochement d'Henri III avec Tamerlan présente pourtant un paradoxe dans le sens où le souverain timouride n'est pas un fervent défenseur de la chrétienté au Proche-Orient : il est musulman. L'islam arabe serait par essence voué à gouverner les hommes qui s'en réclament et à utiliser la force, prétendait Ibn Khaldoun, voyageur arabe du XIV^e siècle (P. Blanc et J-P. Chagnollaud, 2019, p. 94). D'ailleurs, la littérature occidentale a révélé chez Timour Beg une personnalité au caractère clivant. Pour autant, la fascination des Occidentaux pour le sultan asiatique ne faiblit pas entre la fin du XIV^e et le début du XV^e siècle. La relation de voyage de Ruy Gonzalez de Clavijo montre une étude de cas de l'analyse géostratégique entre les souverains castillans et timourides. Des interrogations sur le sens donné aux ambassades entre les deux souverains restent entières. Quels sont les enjeux politiques de l'envoi de Ruy Gonzalez de Clavijo auprès de Tamerlan ? Comment le voyageur castillan légitime-t-il son voyage à Samarcande ?

Au-delà des interprétations des contextes politiques en Orient et de la situation factuelle de l'Empire byzantin, les anecdotes qui jalonnent la rencontre entre Tamerlan et Clavijo racontent l'histoire de contacts et représentations. Nous proposons une étude systématique du récit de Ruy Gonzalez de Clavijo à travers l'analyse textuelle de son discours. Compte tenu du contexte d'écriture de relation de voyage et du regard de l'autre, nous chercherons à analyser l'image de Samarcande et la personnalité controversée de Tamerlan.

Notre contribution s'articule autour de deux grands mouvements : nous présentons dans un premier temps le contexte historique de l'envoi par Henri III de Castille d'un ambassadeur à Tamerlan. Le second mouvement concerne l'incidence diplomatique de la visite de Ruy Gonzalez de Clavijo à l'émir turco-mongol.

1. Les raisons politiques d'une ambassade d'Henri III de Castille à Tamerlan

La victoire de Tamerlan (Timour Leng) contre Bayézid Ier sauve l'Europe d'une invasion turque imminente (L. Kehren, 1996, p. 325), et accorde un sursis à Byzance¹. En revanche, la projection des forces timourides dans les territoires qui s'identifieraient comme le prolongement de l'espace chrétien interpelle plus d'un Occidental. De ce point de vue, le projet d'ambassade d'Henri III de Castille a du sens. Il s'agit, dans cette première partie de notre travail, de montrer les raisons de la hantise qui s'est saisie de l'Occident chrétien dans le contexte de l'hégémonie timouride en Orient. Ce qui nous amènera à contextualiser le cadre historique de la formulation du projet d'ambassade du roi de Castille auprès de Tamerlan.

1.1. Les appréhensions sur la fin d'un héritage grec en Orient

La situation sécuritaire des chrétiens d'Orient a depuis toujours préoccupé leurs coreligionnaires d'Occident. Avant d'effectuer le détournement vers Constantinople, les croisés avaient fait de la protection des chrétiens d'Orient la cause du déclenchement de la quatrième croisade, en 1202. Si la déviation de la croisade avait créé le sac de Constantinople, le 12 avril 1204, et l'annexion de la quasi-totalité du territoire de l'Empire byzantin par les Latins, en raison d'un différend dogmatique, les Occidentaux ne conçoivent pas les mondes latin et grec séparés, pour autant. En effet, les Latins sont intimement liés à l'Orient par des attaches multiples. Pour notre part, les implications des Européens en Orient, à cette époque du XIV^e siècle, peuvent être appréciées sous diverses grilles de lecture : religieuse, politique, mais

¹ L'Empire byzantin sera finalement détruit par les Ottomans, quelques années plus tard, en 1453.

également économique. Les conditions de l'expansion occidentale en Orient ne sont plus à démontrer. L'important ouvrage de Michel Balard (*Les Latins en Orient, XIe-XVe siècles*, 2006, 564 p.) qui consacre une étude sur les conditions de la présence des Latins en Orient n'est plus à présenter. De notre point de vue, l'activité commerciale dans les régions de la mer Méditerranée et les importants profits qu'en tirent les Génois, les Vénitiens et les Francs sont des raisons suffisantes pour s'inquiéter de la progression des Ottomans dans les espaces pontiques et balkaniques. De fait, Constantinople se présente comme une place commerciale et économique incontournable pour les Républiques maritimes italiennes de Gênes et de Venise (voir M. Balard, 2017, 293 p). L'éventualité d'une occupation de Constantinople et des territoires de l'Empire byzantin ne constituerait pas qu'un embarras religieux. À moins de représenter une piste sérieuse de la présence de Ruy Gonzalez de Clavijo à Samarcande, elle n'en demeure pas moins une raison valable. Il faut dire que les incertitudes qui planent sur les Occidentaux paraissent multiples. Mais, l'élément aujourd'hui historique qui a amené les États européens à craindre pour leur propre sécurité est la partie politique de la défaite des croisés à Nicopolis face aux Turcs, en 1396.

Les Turcs sont aux portes de l'Europe comme l'ont été les Mongols, notamment en 1241 et 1242, dans la région Est. Nous pouvons croire que la réminiscence du désastre en Hongrie, en Pologne, au XIII^e siècle, amène à ce que des dispositions soient prises pour parer à toutes les éventualités. Et si la défaite de la bataille de Nicopolis n'a pas joué un rôle important dans la mémoire historique des Ottomans, tel que le soulignent H. Kaçar et J. Dumolyn (2013, p. 906), l'historiographie latine abonde, quant à elle, en textes de cet épisode de l'histoire politique et militaire européenne. De la défaite des chevaliers occidentaux, nous avons le récit de Johannes Schiltberger (*Captif des Tatars*, 2008, 194 p.), qui fut un témoin oculaire. La victoire de Tamerlan sur les armées turques et la capture de Bayazid n'empêchent pas pour autant la prise de conscience chez les Occidentaux et les Grecs, eux-mêmes, de la fragilité des institutions de l'Empire romain d'Orient. Henri III semble persuadé qu'une action diplomatique entre les acteurs politiques en présence dans la région pourrait apaiser les tensions et les ambitions expansionnistes de Tamerlan. Ce qu'il convient de préciser, c'est le climat délétère de la situation des chrétiens, et la mise sous le couperet de l'Empire de Byzance par Timour Beg, lui-même. Si les Turcs s'étaient emparés de l'empire, la situation aurait été plus dramatique, semble dire l'envoyé d'Henri III. Ce qui trahit du reste la pensée du Castillan sur la situation du moment (R. G. de Clavijo, 2002, p. 154) :

On nous raconte que l'empereur de Constantinople et les Génois ne respectèrent pas leurs engagements envers Timour Beg, car ils laissèrent passer les Turcs de Grèce en Turquie et après la victoire de celui-ci sur le Turc, ils transportèrent sur leurs fustes les Turcs en fuite de la Turquie en Grèce. À cause de cela Timour Beg eut de la rancune envers les chrétiens ; c'est le manque de parole des gens de cette région qui en est responsable.

Le messenger pointe en filigrane le danger qui guette les chrétiens de la région. Les informations sont obtenues par oui-dire, sans aucun doute. En revanche, elles traduisent un environnement sociopolitique qui est loin d'être escamoté. Les Génois pouvaient-ils se prévaloir de leurs propres turpitudes, sommes-nous tentés de dire ? Bien que cela puisse paraître anecdotique, le fait dévoile la nature des activités des Génois, des Vénitiens, et des autres sur les pourtours de la mer méditerranéenne. En effet, les Latins avaient fait du transport des troupes, en dehors de celui des marchandises, une de leurs activités de prédilection. Leurs activités étaient basées sur la recherche du profit, comme l'essentiel des Latins installés dans la région de la Méditerranée. Déjà, au XIII^e siècle, lors de la quatrième croisade, ils s'étaient occupés de faire passer les armées franques d'Europe en Orient, notamment à Constantinople (G. de Villehardouin, 2004, 448 p. et R. de Clari, 2004, 336 p.). En l'espèce, on pourrait dire que les prémices d'une relation entre Timour Beg et les Occidentaux ne sont pas des plus prometteuses. Le souverain asiatique n'est ni l'ami des Européens ni le protecteur du Christianisme : « *Timour Beg fit démolir les églises de la ville et ordonna d'occuper la forteresse de Kamakh, qui dépendait d'Erzindjan, et en confia la garde à un de ses Tchaghatay.* » (R. G. de Clavijo, p. 151). Mais une autre anecdote rapportée montre la tension sociale liée à la cohabitation entre les populations musulmanes et chrétiennes au moment de la domination des turco-mongols (Ruy Gozalez de Clavijo, p.151) :

On dit aussi que, pendant son séjour dans la ville, il reçut les plaintes des musulmans, en querelle avec les chrétiens, qui accusaient leur seigneur Tahirten de les traiter moins bien que ces derniers. Ils se plaignaient en outre que leurs mosquées étaient plus petites que les églises. Faisant suite à ces revendications, Timour Beg convoqua Tahirten et lui rapporta ce que disaient les musulmans. Celui-ci lui répondit qu'il laissait les chrétiens vivre sur ses terres, car ils lui rendaient service quand il en avait besoin. Timour Beg envoya chercher le prêtre grec le plus élevé dans la hiérarchie qu'il avait ici et étant très irrité contre les gens de Constantinople et contre les Génois de Péra, il lui demanda de renier sa foi. Devant le refus de ce prêtre, il se fâcha et dit que s'il persistait, il ordonnerait que l'on exécutât tous les chrétiens de la ville.

Les événements sont loin de rassurer l'Européen. L'Émir timouride n'affiche pas la même tolérance religieuse instaurée autrefois par les héritiers gengiskhanides. Et pourtant, Tamerlan se réclama de Gengis Khan, l'empereur des Mongols. Bien qu'il n'en soit pas un héritier putatif, il rejoint la lignée gengiskhanide par son mariage, en 1396, avec Khizir Khodja, une descendante de Gengis Khan. Pour comprendre les enjeux en cours en Orient et dans les territoires de l'Empire byzantin, il faudrait mettre en perspective le mouvement de conquête

des Turco-mongols lancé depuis le khanat de Tchaghatay. Il faudrait y voir la réappropriation de l'ambition impériale de l'islam dont les califats umayyades, puis abbassides avaient été l'incarnation. C'est dans cette perspective que Tamerlan se lance à la conquête du Proche-Orient depuis le khanat de Tchaghatay. L'aspiration de Tamerlan qui était de réunir tous les musulmans au sein d'un Empire musulman semble l'emporter sur la philosophie de la tolérance religieuse, la *pax mongolica*. Même si, les informations de la cruauté de Tamerlan font l'actualité chez les Européens, ses exploits militaires suscitent une certaine admiration (L. Kehren, p. 325). En plus, cette image de l'émir protecteur des chrétiens de Constantinople et de l'Asie Mineure représente l'avatar du bienfaiteur². La multiplication des bonnes intentions d'homme fort de l'Asie Mineure est de nature à favoriser des rapprochements par d'autres.

1.2. A la recherche d'une alliance diplomatique avec Tamerlan ?

Le voyage de Ruy Gonzalez de Clavijo s'inscrivait dans la longue tradition des ambassades européennes en Orient qui se déroulèrent entre 1250 et 1450, souligne M. Bueno (2021, p. 143). Les raisons principales de l'envoi de Ruy Gonzalez de Clavijo auprès de Tamerlan ne nous sont pas tout à fait connues. Le projet de rapprochement du roi d'Espagne avec Tamerlan s'explique certainement par les ambitions du souverain castillan de poursuivre sa politique extérieure débutée des années auparavant. À l'instar de ses homologues européens, notamment Charles VI, roi de France, Henri III d'Espagne avait entretenu un bref échange épistolaire avec l'émir de Samarcande. Il faudrait signaler que le XIV^e siècle est d'abord un siècle de reconquête qui voit le Portugal et l'Espagne repousser les Maures de leurs territoires (A. Blin (2007, p. 80). L'envoi d'une ambassade de Tamerlan vers les rois européens traduisait nul doute son intention d'établir des contacts directs. Le rôle joué en cela par un certain Jean, évêque de Sultaniyé, reste majeur. En mai 1403, ce Dominicain, se disant Italien, par ailleurs, arrive à Paris porteur de lettres de créance écrites à l'encre d'or et scellées du petit seau de Tamerlan. Il donna deux raisons de son voyage : il s'agissait de notifier la victoire de Tamerlan sur Bayazid et d'annoncer la libération de chrétiens que ce dernier avait faits prisonniers. Puis, d'informer les Occidentaux des intentions du souverain asiatique d'en délivrer d'autres éventuellement. Le deuxième motif était l'envie pour Tamerlan de pouvoir voir le roi de France (H. Moranvillé, 1894, p. 434). Toutefois, l'authenticité des lettres prétendument attribuées à Tamerlan fait débat

² Des informations sur le rôle joué par Tamerlan dans la protection des chrétiens en Orient sont colportées par nombre de visiteurs européens venus des régions d'Asie. Nous avons notamment Jean l'archevêque de Sultaniyé en Iran porteur d'une lettre écrite en persan de Tamerlan pour Charles VI, en 1403.

chez les historiens. Quoi qu'il en soit, elles retiennent l'attention du roi de France. Une correspondance similaire avait été remise au roi Henri III de Castille par un ambassadeur tchagatay du nom de Mohammed al-Kèchî. La démarche de l'Émir de Samarcande est interprétée comme le témoignage de son admiration pour le roi d'Espagne (R. G. de Clavijo, p. 83) :

Après avoir pris connaissance de la puissance du haut et renommé roi de Castille, ainsi que de l'influence dont il jouissait auprès des rois chrétiens, Timour Beg souhaitant gagner son affection lui envoya, aussitôt la bataille terminée, un ambassadeur porteur de lettres et de cadeaux comme témoignage de cette affection.

On pourrait s'interroger sur les intentions réelles ou supposées de Tamerlan. Pour comprendre l'action de Tamerlan, il faudrait considérer son projet politique de départ. Dans son intention d'établir un grand empire islamique sur toute l'Asie centrale, une double confrontation dans les territoires d'Asie Mineure à la fois avec les Ottomans et les Latins pourrait lui être contreproductive. La soumission de Constantinople dont il en fait son État vassal rapproche désormais Tamerlan du giron de la chrétienté occidentale. D'un autre côté, le poids de la présence des Francs, Génois et Vénitiens dans les territoires de l'Empire byzantin met en contact les Occidentaux et les Asiatiques. Et même si la domination de Tamerlan sur ces colonies latines était prouvée, il ne faudrait pas perdre de vue le dogme centenaire des Européens pour la protection des frères chrétiens d'Orient. De l'ensemble des contextes historiques, l'on peut saisir les enjeux politiques et économiques qui en découlent.

Nous y voyons l'opportunité pour le roi d'Espagne de nouer une relation à des fins purement stratégiques. Ce qui pourrait *a priori* minimiser les inquiétudes sécuritaires dues à l'appétit expansionniste des forces asiatiques. Dans un autre aspect, Henri III de Castille pourrait trouver en Tamerlan un allié dans le combat qu'il mène contre les musulmans en Andalousie. Il n'est pas inutile de rappeler que le diplomate, même s'il a pour mission de porter un message de son roi ou d'exécuter une mission de représentation, est avant tout un informateur de premier ordre pour son mandant. Son regard et son analyse des événements vus ou entendus ont été des éléments qui pourraient servir son camp. L'itinéraire menant Ruy Gonzalez de Clavijo à Constantinople et Trébizonde n'est pas fortuit (R. G. Clavijo, p. 109) :

Dimanche, 28 octobre, l'empereur de Constantinople nous envoya chercher. (...). Nous le rencontrâmes dans son palais, entouré de plusieurs personnes, au moment où il venait de sortir de la messe. Il nous accueillit avec courtoisie et nous parla à part dans une salle, où il s'assit sur une estrade garnie de petits tapis et d'une peau de léopard. (...). Le lendemain, l'empereur nous envoya des gentilshommes de sa suite pour nous communiquer les réponses aux questions que nous lui avions présentées la veille.

Notre voyageur est reçu à Constantinople par Manuel II Paléologue, empereur de Byzance. Cette étape programmée, malgré le silence sur l'objet de la visite, laisse imaginer les sujets à l'ordre du jour de la rencontre entre l'empereur et l'envoyé du roi d'Espagne. Il aurait pu s'agir d'un recueil d'informations directement auprès de Manuel II.

Si l'image de la personne de Tamerlan suscite de l'intérêt en Europe, c'est sans aucun doute grâce à la combinaison de contextes politique et sécuritaire dans l'Empire byzantin. Mais, les visites simultanées initiées par Tamerlan en direction de Charles VI et Henri III finissent par convaincre le roi d'Espagne de tenter un projet de rapprochement avec Samarcande. Pour Henri III, la réussite de son ambassade comporte avant tout une intention personnelle. Ruy Gonzalez de Clavijo porte la responsabilité d'une démarche pionnière de l'établissement d'une relation diplomatique à Samarcande, jusque-là méconnue par les voyageurs occidentaux.

2. L'intérêt diplomatique et la désillusion d'un voyage à Samarcande

Le voyage de Ruy Gonzalez de Clavijo est aussi l'occasion de transmettre des données sur les pays visités. Si le contact direct garantit le dépaysement géographique et un choc culturel, c'est l'environnement de Samarcande, la capitale du pouvoir timouride, qui représente l'épisode central du voyage de l'envoyé d'Henri III. C'est le lieu de décisions, où se jouent les alliances diplomatiques. Sa rencontre avec Tamerlan se fait autour de discussions dont l'objectivité dans les échanges s'apprécie à l'analyse du langage diplomatique, émaillé de métaphores.

2.1. La ville de Samarcande : la capitale politique, lieu de l'affirmation des alliances diplomatiques

La ville de Samarcande que Vincent Fourniau appelle « Samarcande timouride » est l'avatar des capitales comme l'Asie centrale en a compté dans l'histoire de ses peuples mythiques et de ses souverains charismatiques. Autant Gengis Khan a été associé à sa capitale éphémère de Karakorum, Shangdu, connu sous son autre nom Xanadu à Khoubilai Khan, autant Samarcande adhère à l'image de Tamerlan dans l'imagerie populaire. Et pourtant, elle est tout aussi connue des Occidentaux pour avoir marquée dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, par son art et sa culture soudanienne et d'un âge d'or islamique, du VIII^e siècle au XI^e siècle (V. Fourniau, 1995, p. 16). La mission première pour Ruy Gonzalez de Clavijo était de rencontrer Tamerlan en vue de remettre les lettres de son mandant. Cette mission exigea qu'il se rendît dans la ville-capitale de l'Empire timouride. Samarcande jouissait d'un atout confortable pour une population majoritairement semi-nomade. La ville était incontestablement le haut lieu

d'expression du pouvoir politique. En revanche, elle ne représentait pas, *a priori*, le lieu exclusif où Tamerlan pouvait rendre sa justice à son peuple (Ruy Gonzalez de Clavijo (2002, p. 262) :

Ils s'accompagnent continuellement par des juges qui légifèrent à sa cour et dans sa demeure. Lorsqu'ils arrivent dans une contrée, ils entendent et jugent tous les cas qui se présentent. Quand la cour s'installe à un endroit, chacun de ces fonctionnaires sait pour combien de temps et ce qu'ils doivent juger. On dresse trois tentes où ils reçoivent et entendent ceux qui sont appelés devant eux. Ils se lèvent ensuite pour aller en faire la relation à Timour Beg et quand ils reviennent ils donnent la sentence.

Le voyageur européen n'est à l'évidence pas le témoin oculaire des faits qu'il rapporte ici. Les événements décrits pourraient avoir subi une distorsion comme cela pouvait être courant dans les relations de voyage. Ceci indique par ailleurs la rigueur que met le souverain à sillonner ses possessions. On peut imaginer que les visites de Tamerlan en dehors de sa capitale Samarcande se faisaient à l'occasion de ses transhumances saisonnières auxquelles sont soumises les populations semi-nomades d'Asie centrale. Si l'émir s'autorise à parcourir les contrées de son empire pour s'assurer de l'état de ses possessions et de la fidélité de ses vassaux, la capitale Samarcande est un lieu essentiel dans le rayonnement international du souverain. La ville est le cœur du domaine politique des Timourides (V. Fourniau, 1995, p. 17). C'est l'endroit où il faudrait être. Samarcande est en effet le cœur du domaine politique des Timourides. L'envoyé d'Henri III de Castille met bien en relief la fonction politique et les enjeux diplomatiques qui s'y jouent à certaines périodes de l'année. Nombreux sont, à l'instar du diplomate castillan, les ambassadeurs d'autres contrées qui se bousculent à Samarcande dans l'intention d'une audience avec Tamerlan : « *Dès que nous fûmes installés avec les nombreux autres ambassadeurs qui étaient présents et la foule des invités, on apporta beaucoup de viande de mouton cuite (...).* » (R. G. de Clavijo, p. 212). Ce sont les ambassadeurs du Cathay (la Chine du Nord) (R. G. de Clavijo, p. 211), les ambassadeurs de la Turquie (R. G. de Clavijo, p. 255), l'ambassadeur du sultan d'Égypte (R. G. de Clavijo, p. 255). Ils étaient nombreux à se rendre à Samarcande, venant de régions diverses, de pays proches ou de royaumes lointains. Le Castillan était vraisemblablement porteur d'une lettre d'amitié. Certains ambassadeurs étaient porteurs de doléances qui traduisent leurs dépendances vis-à-vis de Tamerlan (R. G. de Clavijo, p. 218) :

Timour Beg donna ce jour-là une grande fête à laquelle il nous fit venir. Il voulait à cette occasion recevoir des ambassadeurs qui arrivaient d'une terre voisine de l'empire du Cathay et qui était la vassale de celui-ci. (...). Ces gens avaient apporté à Timour Beg comme présents des fourrures de martres brutes, de zibelines, de renards blancs et des faucons. Ils étaient chrétiens à la manière de du Cathay et l'objet de leur ambassade était de demander à Timour Beg de leur donner comme gouverneur et seigneur un oncle de Toktamïch, l'ex-empereur de Tartarie.

Le voyageur met en lumière l'étendue de la suzeraineté de Tamerlan sur l'Asie centrale, notamment sur l'ancien pouvoir gengiskhanide, du moins de ses héritiers. Mais, c'est avant tout le reste de l'Asie centrale et de l'Asie Mineure qui était tombé sous la domination de l'émir de Samarcande. Au début du XV^e siècle, au moment où le diplomate castillan effectue sa visite à Tamerlan, le souverain timouride règne sur un territoire qui couvre approximativement l'Asie centrale ex-soviétique (sud du Kazakhstan, Ouzbékistan, Tadjikistan, Turkménistan), l'Irak, l'Iran, une partie de la Syrie et l'est de la Turquie (après avoir défait, en 1402 à Ankara, le sultan Ottoman) (V. Fourniau, 1995, p. 24). Nous pouvons en substance tirer une observation de cette anecdote : l'affirmation de l'autorité reconnue de Tamerlan par ses vassaux. À Samarcande défilent des représentants des États de l'Égypte, de la Mongolie, de la Turquie, du Cathay. C'est un élément de preuve de la puissance et du rayonnement de Tamerlan auquel l'envoyé du roi Henri III a pu être témoin. Si l'objectif du voyage de Ruy Gonzalez de Clavijo était d'aller voir et rendre compte de visu, le gentilhomme a pu en faire le constat par lui-même. Mais, une autre mission du Castillan est de transmettre les lettres diplomatiques de son roi à Timor Beg, somme toute pour convenir d'une entente. Démarche qu'avait conduite plus d'un siècle auparavant (1253-1255) Guillaume de Rubrouck (2019, 462 p.) auprès du Grand Khan mongol pour le compte de Louis IX.

2.2. Le contact avec Tamerlan et la désillusion d'une ambassade

Au moment où Tamerlan (Timour Beg) prend contact avec Charles VI et Henri III de Castille, ce dernier n'est pas totalement un inconnu en Europe. Quand les messages que Timour Beg adressa aux deux souverains leur parviennent, l'Occident bruissait déjà de représentations de l'image de celui qu'on surnommait « la foudre ». Ruy Gonzalez de Clavijo est la personnalité qui traduit au mieux la nature de Tamerlan. Cela pour avoir été le seul Européen connu à avoir été en contact direct avec l'émir de Samarcande. L'attention accordée au Castillan est un indicateur de l'implication personnelle de Tamerlan pour la réussite du rapprochement avec Henri III (Ruy Gonzalez de Clavijo, p. 211) :

Aussitôt que Timour Beg vit que nous étions assis plus bas que l'ambassadeur de Cathay, il donna l'ordre de nous faire asseoir à la place de celui-ci, et lui à notre place. Quand nous fûmes assis, un conseiller de Timour Beg vint dire à l'ambassadeur du Cathay que le maître avait ordonné que les ambassadeurs du roi d'Espagne, son fils et son ami, soient placés au-dessus de lui et que lui, l'ambassadeur d'un voleur, d'un mauvais homme, son ennemi, soit placé plus bas, et que le maître avait aussi décidé de le faire pendre prochainement, afin que nul autre n'ait l'audace de revenir avec une telle ambassade. Dorénavant, nous fûmes placés ainsi dans toutes les fêtes auxquelles Timour Beg nous invita. L'interprète fut chargé de nous dire, après cette intervention, ce que Timour Beg avait fait pour nous.

Pour comprendre le discours et les actes de Tamerlan, il faudrait d'abord connaître son principe de fonctionnement et sa représentation du pouvoir politique. Deux aspects de Tamerlan retiennent notre analyse. Nous avons le portrait d'une personnalité autoritaire et celui d'un manipulateur. Est-il besoin de rappeler la stature universelle que voudrait se donner le souverain timouride ? Timour Beg a eu pour modèle Gengis Khan auquel il a tenté de se rattacher, à l'instar des Moghols en Inde. D'ailleurs, deux inscriptions, en arabe dans le mausolée de Tamerlan, le Gûr-i Amir à Samarcande, mentionnent une généalogie qui le rattache à Gengis Khan et à ses ancêtres par un certain Amir Budhunjar (Bodoncar-Mungqaq) qui aurait vécu au milieu ou dans la deuxième moitié du X^e siècle (D. Aigle, 2009, p. 151-152). Sans doute, se voit-il en l'incarnation d'un Gengis Khan conquérant. Tout compte fait, Tamerlan était considéré comme l'une des trois grandes figures de l'histoire des steppes, avec Attila et Gengis Khan (R. Grousset, 2001, p. 492). Il faut pouvoir comprendre en filigrane la construction de son discours. En l'espèce, on peut dire que Tamerlan fait une entorse au protocole en inversant le degré d'accréditation des ambassadeurs. Ruy Gonzalez de Clavijo ne semble pas exhaustif sur l'identité des délégations à la cour. La présence de ces ambassadeurs est liée à leur état de pays vassaux. Si la situation de la Turquie et de la Mongolie est évidente, la présence d'ambassadeurs venus d'Égypte s'explique là aussi. En effet, en octobre de l'année 1400, Tamerlan s'empare de Malatya, place avancée de l'Égypte en Anatolie (J-P Roux, 1984, p. 274). L'émir semble se servir de la présence de l'envoyé du roi chrétien pour régler le différend qui l'oppose au roi du Cathay. Ce déclassement dans l'ordre protocolaire de l'Asiatique est non seulement un acte d'humiliation pour les ambassadeurs du Cathay, mais aussi un affront fait à son mandant. Le portrait fait par Lamartine est en cela très intéressant : « (...), *franc comme la parole humaine qui, selon les Tartares, doit être la lumière de l'âme ; capable d'opprimer, jamais de mentir, de flatter ou de tromper* » (A. de Lamartine, 2016, p. 181-183). Tamerlan avait soumis tout l'espace territorial de l'Asie centrale et les royaumes d'Orient lui payaient tribut. Il n'était pas réputé pour être un démocrate, encore moins pour être un humaniste ou un champion des droits de l'homme (A. Blin, 2007, p. 22). Il faudrait tout autant prendre pour fait l'impression qu'il dégageait de vouloir privilégier Ruy Gonzalez de Clavijo au détriment des ambassadeurs du Cathay : « *L'interprète fut chargé de nous dire, après cette intervention, ce que Timour Beg avait fait pour nous* ». Il s'agit ici d'une circonstance d'opportunisme dont l'intention serait de flatter l'égo de l'envoyé du roi castillan « *son fils et ami* ». L'attitude du souverain turco-mongol exige du lecteur quelques précautions. L'autre trait de la personnalité de Tamerlan, mis en évidence, est celui de manier la ruse à la perfection, et d'être un fin stratège.

Affable sur l'instant, le souverain livre son enthousiasme à la faveur de la visite des Occidentaux. Nous pouvons le voir d'ailleurs au discours plein d'amabilité à l'endroit d'Henri III de Castille (Ruy Gonzalez de Clavijo, p. 210) :

Il leur dit : « Voici les ambassadeurs que m'adresse mon fils, le roi d'Espagne, qui est le plan du grand roi des Francs, lesquels vivent au bout du monde et forment de nombreux peuples, c'est la vérité, et je veux donner ma bénédiction à mon fils le roi ». Il ajouta : « Il aurait suffi que votre roi m'envoyât vos personnes avec sa lettre, sans me donner des présents, car j'ai été si content de recevoir de ses nouvelles et de savoir comment il allait, que mon plaisir avait tenu lieu de cadeau. »

Il y a un trait de Tamerlan que l'historiographie met constamment en évidence, et qu'il ne faudrait pas perdre de vue. En effet, R. Grousset nous livre une description de Tamerlan qui épouse parfaitement le sous-entendu du discours que ce dernier tient à Ruy Gonzalez de Clavijo : « *Ce qui domine [chez Tamerlan], c'est un machiavélisme à longue portée, une hypocrisie soutenue, identifiée à la raison d'État.* » (Cité par A. Blin, 2007, p. 22). Le passage du Castillan tend à crédibiliser le portrait que les gens se faisaient de l'émir timouride. Tamerlan conçoit ses alliances avec les autres sous le paradigme d'une soumission à la personne, d'où l'usage du ton paternaliste : « *Comment est-il mon fils le roi ? Comment va-t-il ? Sa santé est-elle bonne ? Nous lui répondîmes et nous lui parlâmes de notre ambassade bien clairement ; il nous écouta attentivement* » (Ruy Gonzalez de Clavijo, p. 210). Ce même ton paternaliste fut observé dans les rapports que le souverain turco-mongol entretenait avec Tuktamich, pour qui il avait une étrange faiblesse et considérait « *comme son fils* » (J.-P. Roux, 1984, p. 269).

L'intention de Clavijo était de légitimer une prétendue proximité de son souverain avec Tamerlan. En parcourant le récit du voyageur, alors qu'il est toujours à Samarcande, plusieurs faits anecdotiques tentent de faire légitimer cette idée. Mais, à l'appréciation des actes de Tamerlan, on se rend compte du manque de volonté du souverain asiatique à répondre aux attentes de l'envoyé diplomatique du souverain occidental (R. G. de Clavijo, p. 252-255) :

Pendant que nous nous trouvions dans cette situation, Timour Beg ne nous faisait pas appeler et nous n'osant plus aller vers lui, un Tchaghatay vint nous voir pour nous dire que c'étaient les conseillers de Timour Beg qui l'envoyaient à nous pour nous aviser d'avoir à nous préparer à partir le lendemain matin avec lui (...). Nous répondîmes que Timour Beg ne nous avait pas donné congé et ne nous avait pas remis de message pour notre roi : comment cela était-il possible ? Le Tchaghatay nous rétorqua qu'il n'y avait plus rien à dire sur ce sujet (...). À tous nos arguments, notamment que nous ne pouvions retourner sans la réponse de Timour Beg à notre roi, les conseillers répondirent que sur tout ceci nous devons maintenant nous taire et qu'il fallait absolument que nous partions, comme ils nous l'avaient fait dire par le messager qui devait nous accompagner.

L'intérêt du voyage de Ruy Gonzalez de Clavijo à Samarcande répond à la volonté de la concrétisation d'un rapprochement ou d'une entente diplomatique avec le souverain de l'Empire timouride. Il nous semble utile de rappeler que les objectifs définis par le roi d'Espagne à Clavijo ne nous sont pas clairement révélés. L'envoi de deux ambassades lui est connu. Pour la première ambassade de Pelayo de Sotomayor et Fernando de Palaçuelos par Henri III, en juin 1402 à Ankara, il s'agissait de s'informer sur le cours des événements dans les pays étrangers lointains afin d'établir des relations amicales avec les souverains de ces contrées, dont Tamerlan (L. Kehren, 1996, p. 325). Il s'agissait de prendre contact en l'occurrence avec le Prêtre, le sultan de Babylone et d'Égypte, avec Tamerlan et les rois de Tunis et de Fez, selon Argote de Molina et Rodriguez de Almela (cité dans Ruy Gonzalez de Clavijo, 1990, p. 58). Nous pouvons imaginer que la visite à Tamerlan n'était pas un impératif pour le roi dans le contexte politico-diplomatique du moment. En revanche, l'envoi exprès de Clavijo auprès de Tamerlan traduit l'importance que pouvait accorder Henri III à la réussite de cette ambassade. La qualité même de l'ambassadeur du roi d'Espagne témoigne de la pertinence de la mission à exécuter en Asie centrale. Gentilhomme chrétien, diplomate, Clavijo fut le chambellan d'Henri III de Castille. C'est donc un proche du roi, au fait des usages diplomatiques et en mesure de noter par écrit les événements vus ou les oui-dire au cours de son séjour dans cette contrée lointaine. La symbolique et la valeur culturelle attachée à l'ambassade que lui envoya Tamerlan n'étaient-elles pas l'assurance de sa disposition ?³ Mais, l'absence de message de Tamerlan, en réponse à la lettre d'Henri III, remet en cause l'objectivité qu'on pouvait attendre des liens diplomatiques entre les deux : « *Timour Beg ne nous avait pas donné congé et ne nous avait pas remis de message pour notre roi : comment était-il possible ?* ». La visite du diplomate castillan à Samarcande s'est avérée être un trompe-l'œil. L'objectif du conquérant asiatique était visiblement de rassurer les Européens ses bonnes intentions, sans forcément être dans des dispositions d'un accord politique. En réalité, il s'agissait pour lui de détourner l'attention de ses activités en Asie Mineure et en Méditerranée

³ « Tamerlan, en décidant de donner congé à l'ambassade de Castille, la fit accompagner par un officier ou un compagnon de sa suite, nommé Hohammed al-Kèchî, et fit remettre aux Castillans une lettre au roi Henri dans laquelle il lui faisait part de sa victoire sur leur ennemi commun, Bajazet dont il avait détruit l'armée, ajoutant qu'il avait déjà délivré plusieurs chrétiens. Il confia aussi aux ambassadeurs, pour le roi de Castille, de beaux présents composés de joyaux de valeur et de deux ou trois dames chrétiennes de haut lignage qu'il avait délivré du harem de Bajazet, où elles étaient tenues captives depuis leur enlèvement, en Grèce, ou en Bulgarie, par les Turcs. » (Cité dans Ruy G. de Clavijo, p. 63). Le geste politique de Tamerlan est important. Nous pouvons convenir de ce que l'acte n'est pas anodin. Pour qui voudrait établir un premier contact, Tamerlan ne s'y serait pas pris mieux. Au-delà de la symbolique des (neuf) cadeaux, la libération, puis la remise en roi chrétien Espagne est le passage de son attention à l'endroit des populations chrétiennes d'Orient qui voudrait ainsi montrer. Cette démarche du souverain asiatique était de nature à permettre d'entrevoir une continuité dans le rapprochement diplomatique avec le roi d'Espagne.

orientale, en s'imposant en allier. La stratégie n'est pas nouvelle. À titre d'exemple, Tamerlan voulant s'assurer la neutralité de Bagdad dans la bataille qu'il livrait aux Ottomans envoya un corps d'armée l'occuper (cité dans Ruy Gonzalez de Clavijo, p. 24).

Conclusion

L'idée que se font les Européens de Tamerlan au début du XVe siècle est, semble-t-il, plus prépondérante que l'avenir institutionnel de l'Empire de Byzance. Le fait que l'histoire de Tamerlan était retracée par de nombreux textes dans les pays d'Europe encore au XVIe siècle (C. Marlowe, 2003, p. 12) n'est pas que factuel. C'est, somme toute, la conséquence de sa notoriété bruyante du fait de sa victoire sur Bajazet, un ennemi commun et redouté. Mais, des deux conquérants musulmans, Tamerlan a semblé être celui qui représentait le moins de contrariété aux Européens pour avoir défait le sultan ottoman et usé de préséance auprès de Charles VI et Henri III de Castille. Dans son texte, on se rend compte que Ruy Gonzalez de Clavijo met en relief le leadership de la politique extérieure du roi d'Espagne. Face à Tamerlan, un monarque sanguinaire et conquérant, l'envoyé du roi tend ainsi à démontrer le rayonnement de la diplomatie de l'Espagne jusqu'en Asie centrale. L'un des premiers enjeux, après la recherche d'attentes cordiales avec Tamerlan, est de rencontrer ce souverain asiatique, pour témoigner de son portrait défait du mythe qui a accompagné sa vie épique.

Au-delà des questions sécuritaires dans le monde chrétien et de questionnements sur la personnalité de Tamerlan, les représentations de l'altérité dans l'Asie lointaine restent un sujet de prédilection chez les voyageurs européens. La perception de l'autre est ainsi une problématique, sans cesse débattue, qu'il faudrait traiter au travers de paradigmes propres à chacun des mondes en contact.

BIBLIOGRAPHIQUE

Denise, A. (2000). « Les transformations d'un mythe d'origine. L'exemple de Gengis Khan et de Tamerlan », In. *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*.

Michel, B. (2006). *Les Latins en Orient, XI^e-XV^e siècle*, Paris, PUF.

Michel, B. (2017). *Croisades et Orient latin, XI^e siècle-XIV^e siècle*, Paris, Armand Colin.

Pierre, B. & Jean-Claude, C. (2019). *Moyen-Orient, Idées reçues sur une région fracturée*, Paris, Cavalier bleu.

Arnaud, B. (2007). *Tamerlan*, Paris, Perrin, 2007.

Marisa, B. (2021). « La lettre comme illusion de dialogue : regards croisés à propos de rapports diplomatiques entre la Castille et les Timourides (1401-1406) », In : *Culture matérielle et contacts diplomatiques entre l'Occident latin, Byzance et l'Orient islamique (XI^e-XVI^e siècle)*, par Frédéric Bauden, Leyde, Brill.

Vincent, F. (1995). *Samarcande 1400-1500. La cité-oasis de Tamerlan : cœur d'un Empire et d'une Renaissance*, Paris, Autrement.

Geoffroy, (de) V. (2004). *La conquête de Constantinople*, Traduction et présentation par Jean Dufournet, Paris, Flammarion.

Guillaume, (de) R. (2019). *Voyage dans l'Empire mongol, 1253-1255*, traduit, annoté et commenté par Claire et René Kappler, Paris, Payot et Rivages.

René, G. (2001). *L'Empire des steppes : Attila, Gengis Khan, Tamerlan*, Paris, Payot.

JEAN (de) P. C. (2018). *Dans l'Empire mongol*, textes rassemblés, présentés et traduits du latin par Thomas Tanas, Toulouse, Anacharsis.

Hilmir, K & Jan, D. (2013). « The Battle of Nicopolis (1396), Burgundian Castastrophe and Ottoman Faith Divers », In : *Revue de philologie et d'histoire*, tome 91, fasc. 4, Histoire médiévale, moderne et contemporaine Middeleeuwse, moderne en hedendaagse geschiedenis.

Lucien, K, (1996). « Témoignages d'Européens sur Tamerlan revisités Clavijo et Schiltberger », *Oriente Moderne*, 15 (76) (2).

Alphonse (de) L. (2016). *Les Grands hommes de l'Orient - Mahomet, Tamerlan, le sultan Zizim*, Paris, A. Lacroix, Verboeckhoven & Cie.

Elisabeth, M. (2011). « Ambassades byzantines en Occident (XIV^e-XV^e siècles) : nouvelles perspectives sur les processus diplomatiques et leurs acteurs », In. *Les relations diplomatiques au Moyen Âge : Formes et enjeux*, Paris, Publication de la Sorbonne.

Christophe, M. (2003), *Tamerlan le Grand*, traduction de Luc de Goustine, préface de Yves Peyré, Belval, Circé.

Henri, M. (1894), « Mémoire sur Tamerlan et sa cour par un Dominicain, en 1403 », In : *Bibliothèque de l'école des chartes*, tome 55.

Johannes, S. (2008), *Captif des Tartares*, Toulouse, Anacharsis.



ROBERT (de) C. (2004), *La conquête de Constantinople*, Edition bilingue. Publication, traduction, présentation et note de Jean Dufournet, Paris, Honoré Champion.

Jean-Paul, R. (1984), *Histoire des Turcs, Deux mille ans du pacifique à la Méditerranée*, Paris, Fayard.

RUY GONZALEZ de C. (2002), *La route de Samarcande au temps de Tamerla, Relation de voyage de l'ambassade de Castille à la cour de Timour Beg, 1403-1406*, traduite et commentée par Lucien Kheren, Paris, Imprimerie nationale de France.